

***Amour-passion-volupté-tragédie. Le sentiment amoureux dans la littérature française du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle*, Anye Castonguay, Jean-François Kosta-Théfaine et Marianne Legault (dir.), Biarritz-Paris, Atlantica-Séguier, 2007. Un vol. de 268 p.**

Au préalable, il y a lieu de saluer un volume collectif proposant de nouvelles analyses du « sentiment amoureux dans la littérature française ». Mais c'est une entreprise difficile, voire risquée. Il y a, par exemple, le problème de la représentativité des œuvres choisies. S'accorder sur une perspective analytique est également assez compliqué. Il n'est guère satisfaisant de laisser chaque chercheur puiser librement dans le fonds de sa spécialité pour écrire un article selon quelque optique que ce soit, sans prendre en considération l'ensemble. Il n'empêche que c'est précisément pour cette solution-là, la plus facile qui soit, qu'ont opté les trois responsables de l'ouvrage dont il s'agit ici : Anye Castonguay (Université de Victoria, Canada), Jean-François Kosta-Théfaine (Université de Rennes II) et Marianne Legault (Université de Colombie Britannique Okanagan, Canada).

La première critique que je leur adresserai est donc qu'ils se sont bornés au seul principe chronologique pour organiser les différentes contributions de leur publication. Ma deuxième critique, liée à la première, vise l'absence d'une introduction et d'une conclusion, et en général, de toute tentative de synthèse. De préférence, il aurait dû y avoir une synthèse pour chaque période historique. Tel que se présente maintenant le livre, il n'en est pas un, à vrai dire, étant trop manifestement le produit direct d'un colloque disparate. Inévitablement, on a aussi l'impression d'un travail hâtif, puisqu'y figurent même deux contributions rédigées en anglais, alors que toutes les quinze autres sont en français. Par ces observations critiques, je ne veux pas dire, cependant, que l'ouvrage soit dénué d'intérêt. Tant s'en faut. Or avec quelques efforts et un peu plus de patience, son intérêt aurait été plus grand.

Quant au thème analysé, le « sentiment amoureux », je crois qu'étant donnés son vague et la multiplicité de son expression, on aurait beaucoup gagné à le discuter à la lumière d'une ou de quelques perspectives connues, peut-être en premier lieu celle de l'histoire des idées dans la version célèbre de Denis de Rougemont. Au demeurant, de Rougemont n'est pas seulement l'auteur du classique *L'Amour et l'Occident* (1939 ; 1972), mais encore d'une autre étude importante pour tous ceux et toutes celles qui se penchent sur le thème du sentiment amoureux dans la littérature : *Les Mythes de l'amour* (1961). Le titre principal de la publication dont je rends compte – *Amour-passion-volupté-tragédie* – montre déjà que les idées de Denis de Rougemont auraient dû y avoir leur place, comme, selon sa thèse, l'amour passionnel porte en lui, inéluctablement, la tragédie, et en dernière instance la mort. On peut affirmer que l'amour est également par définition tragique tel que l'entend la psychanalyse. Pour autant, ni de Rougemont, ni Freud ou Lacan, ni, d'ailleurs, Julia Kristeva (*Histoires d'amour*, 1983) n'ont été consultés en vue de déterminer une perspective commune des analyses de l'ouvrage. Je dirais qu'il n'aurait pas fallu non plus ignorer un livre comme celui qu'a consacré Jean-Louis Lecercle à *L'Amour*, dans la collection « Les thèmes littéraires » chez Bordas (1991).

En ce qui concerne les œuvres discutées, elles se trouvent, dans une large mesure, quelque peu en marge du canon établi pour l'étude du sentiment amoureux dans la littérature, sans qu'il soit question d'un programme explicite. Pour le Moyen Âge, les quatre *Continuations du Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, et non, par exemple, *Tristan et Iseult* ou la poésie des troubadours, sont analysées (Étienne Gomez), de même que les poèmes de veuvage de Christine de Pizan (Jean-François Kosta-Théfaine), l'univers poétique d'Eustache Deschamps (Ian Laurie) et le *Voir Dit* de Guillaume de Machaut (R. Barton Palmer). Pour la Renaissance, outre l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre (Kathleen M. Llewellyn), ce n'est même pas un corpus français qui a été choisi, mais des textes espagnols traduits, desquels *La Prison d'amour* de San Pedro (Véronique Duchet-Gavet). Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, outre *Phèdre* (Sita

Swami), c'est *Mathilde* de Madeleine de Scudéry qui est examiné (Marianne Legault). Comme, curieusement, le XVIII<sup>e</sup> siècle n'est représenté par aucun texte, on passe directement de Racine à Balzac, Flaubert, Zola et Maupassant, dont, cependant, seules certaines scènes érotiques liées au cabinet particulier du grand restaurant des boulevards sont étudiées (Karin Becker). Pour le XIX<sup>e</sup> siècle encore, l'amour romantique dans la poésie, considéré comme l'héritage de *Tristan et Iseult*, est au centre d'une contribution (Victor-Laurent Tremblay). Au XX<sup>e</sup> siècle sont privilégiés des textes contemporains, ou presque : *Les Aventures de Romain Saint-Sulpice* de Gérard Hervé (2003) (Hervé Baudry) ; douze œuvres de Linda Lê parues entre 1987 et 2003 ; le recueil de nouvelles *Aujourd'hui. Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980), d'Assia Djebar, de l'Académie française, et la nouvelle « Ceci est mon sang » de Jeanne Hyvrard, publiée dans le recueil *Amours à mort* (2000) (J. Annye Castonguay) ; *Les Prunes à Cythère* de Jeanne Hyvrard encore (1975), avec une critique de la « volupté baudelairienne » (apparaissant, entre autres, dans « Un voyage à Cythère ») (Helen Vassallo) ; *Le Crime d'Olga Arbélina* d'Andreï Makine (1998) (Murielle Lucie Clément) ; l'œuvre romanesque de Frédéric Beigbeder entre 1990 et 2004 (Anne-Marie Obatjek-Kirkwood). Il y a également une contribution sur l'amour de Remy de Gourmont pour Natalie Clifford Barney (« l'Amazone »), qu'il a célébrée de 1910 jusqu'à sa mort en 1915 (Vincent Gogibu). Mais cette étude se distingue des autres en ce qu'elle porte sur un amour bien réel, et on comprend mal pourquoi elle a été mise à la fin du volume, entre les contributions respectivement sur Makine et Beigbeder. On ne comprend pas non plus, du reste, pourquoi l'analyse de « la volupté baudelairienne chez Jeanne Hyvrard » ne figure pas à côté de l'autre étude où le même écrivain joue un rôle central (« Les exilées au silence », d'Annye Castonguay).

Il va de soi qu'il m'est impossible de juger en détail de la qualité de chacune des dix-sept analyses que contient ce livre. Je me limite à dire qu'il y en a de bonnes (par exemple « Madeleine de Scudéry et la résistance à l'amour », de Marianne Legault, et « Transgression de l'interdit [de l'inceste] chez Andreï Makine », de Murielle Lucie Clément), ainsi qu'il y en a de moins bonnes.

Par ailleurs, je suis convaincu que l'ensemble des contributions auraient profité à être regroupés d'après leurs thèmes, ou sous-thèmes (inceste ; amour et amitiés entre femmes ; etc.), et non, comme maintenant, selon la seule chronologie (qui n'est même pas entièrement respectée). Le principe thématique aurait aussi permis aux auteurs de mieux accentuer ce que, dans leur petite introduction, qui est plutôt une préface, les responsables de la publication présentent comme leur idée directrice, à savoir qu'« à travers les âges, des écrivains – souvent des femmes – [...] ont osé pousser les limites du “socialement acceptable” et élargir les cadres aussi bien sociaux que moraux qui les retenaient pour tenter de déstabiliser les attentes sociales » (p. 8). Sous ce jour, la qualité et la représentativité plus spécifiquement littéraires sont, certes, de moindre importance. Et c'est le même point de vue qui explique des généralités idéologiques comme celle-ci : « Dans la culture française, l'imposition du silence aux femmes est déguisée mais sélective : elles ont droit de parole en autant que ce qu'elles disent se conforme au[x] normes établies » (p. 193 ; Annye Castonguay). « Les normes établies » est bien sûr une construction aussi floue que « le statu quo d'[une] époque » (p. 8).

En dépit de mes remarques critiques, je pense, toutefois, que la publication justifie sa place dans les bibliothèques de recherche, car il y en a peu d'autres portant sur la même thématique à travers les siècles. Simplement, elle ne sera guère lue comme un livre, plutôt comme un numéro de revue. Et comme parfois dans les revues, les lecteurs s'irriteront d'un certain nombre de fautes d'impression, voire, carrément, de fautes de français.